

LE CHEVALIER HENRY de TONTY

OU MAIN-DE-FER

ROMAN HISTORIQUE CANADIEN

Chronique de la découverte des bouches du Mississippi, en 1682.

PAR

REGIS ROY

En 1653, Lorenzo Tonty suggéra au cardinal un moyen de remplir la caisse du roi, par des emprunts et des rentes viagères dont les extinctions profitent aux survivants : on les appela *Tontines*. Le premier essai n'eut point de réussite.

Le gentilhomme napolitain, après l'échec subi dans son projet soumis à Mazarin, fut en défaveur et vit s'évanouir ses chances d'avancement, et pendant quinze années végéta tristement.

Henry, dont la naissance remonte à 1650, venait d'atteindre sa dix-huitième année, âge auquel une carrière s'impose. Il opta pour la marine, et son père le plaça en qualité de cadet, à Marseille. L'année suivante, Lorenzo, pour un motif resté inconnu, fut incarcéré à la Bastille, d'où il ne sortit que huit ans plus tard, pour mourir misérablement, pendant que le gouvernement de Louis XIV battait monnaie avec son invention.

Deux ans plus tard, Henry servait comme garde-marine. Il remplit cette charge jusqu'en 1674.

Il fit sept campagnes, dont quatre à bord des vaisseaux de guerre, et trois sur les galères. Ceci nous porte à 1677. Il était alors à Messine, en Sicile, remplissant les fonctions de capitaine-lieutenant du mestre de camp qui commandait vingt mille hommes. Il portait en outre le grade de capitaine-lieutenant de la brigade de Vintimille.

Henry, comme tous les braves, d'ailleurs, racontait sans forfanterie ses prouesses, ses faits d'armes.

Écoutez-le plutôt lorsqu'il s'exprime sur un combat où il perdit la main droite :

— Voyant l'ennemi s'avancer pour attaquer la porte de Libisso, nous fîmes une sortie. Au fort de la mêlée j'eus la main droite emportée par une grenade. Nous eûmes le dessous, et nos gens rentrèrent en désordre dans la ville, mais je fus fait prisonnier ainsi que quelques autres, et conduit à Métasse. En route, je perdais beaucoup de sang par ma blessure et me sentais affaiblir, aussi, je résolus de ne pas attendre la présence d'un chirurgien pour faire l'opération nécessaire. Je pris un couteau, et je me coupai le poing, puis j'arrangeai les chairs sanglantes et je me ligaturai le poignet.....

— Comment ! s'écria de la Salle, vous n'avez qu'une main de bonne, et la gauche avec cela ?

Le chevalier sourit et dit en montrant sa main droite :

— J'ai remplacé la main perdue par une autre en cuivre. Je m'en trouve assez bien, quoique je sois plus gauche avec, fit-il en riant, que lorsque j'emploie la gauche.

— Corbleu ! je le crois. Mais, mon cher M. de Tonty, je crains que cela ne vous nuise en Canada, dans la vie qu'il nous faut suivre. Il se trouvera des circonstances, des cas imprévus, où votre vie et celle de vos hommes dépendront de votre habileté à vous servir de vos deux mains... Et si votre main droite se prête avec difficulté aux manœuvres que vous voudrez lui imposer, et que votre main gauche soit inhabile à

suivre les commandements que votre esprit lui donnera, des inconvénients graves, sérieux peuvent en résulter !...

— M. de la Salle, dit de Tonty, je ne vous demande que la faveur d'un essai avant de me juger !... Si vous n'êtes pas satisfait de moi, je reprendrai la route de France sans délai !... Je vous disais, il y a un instant, reprit-il, que, fait prisonnier je fus conduit à Métasse. J'y fus détenu six mois, et ensuite échangé contre le fils du gouverneur de cette place, et l'on me renvoya en France.

— Vous revîntes en France ?

— Oui, mais je n'y restai que fort peu de temps ; ayant reçu du roi trois cents livres, je me procurai cette main articulée pour remplacer celle qui me manquait, et je repartis pour la Sicile, où je fis la campagne en qualité de volontaire sur les galères, jusqu'à la conclusion de la paix de Nimègue, qui me jeta de nouveau sur le carreau, sans emploi !

Il s'empressa d'ajouter :

— Je me rends bien compte que si j'ai pu finir la campagne de la Sicile avec une main de cuivre, ce pourrait être une affaire toute différente dans les contrées sauvages du Canada, mais, j'ai conscience que vous aurez lieu d'être content de moi !

— Je vous crois, dit de la Salle, et prenant un verre de vin il salua son convive de ces mots :

— Au succès de mon lieutenant, au Canada !

Tonty se hâta d'y faire honneur, et répondit :

— Merci !... Et à la pleine réussite de vos projets !...

Il fut donc convenu que de Tonty suivrait de la Salle.

Celui-ci entretint longuement son nouvel assistant, et lui exposa clairement le tableau des projets qu'il méditait pour les pays d'outre-mer.

Ils se séparèrent enfin, mais en convenant d'un rendez-vous pour quelques jours plus tard.

Que dirai-je encore ? Ils se revirent plusieurs fois après cela. C'était une école pour notre chevalier, car au sortir de ces entretiens il possédait de plus amples notions de notre colonie.

Quelques jours de réclusion sous terre ennuyèrent énormément le beau Joliceur, et malgré sa prudence, il ne put résister à l'envie qui le brûlait de mettre le nez dehors.

Il se risqua graduellement à reparaitre sur le pavé de Paris, mais il se tint au loin de ses anciens quartiers, craignant, peut-être avec raison, de faire une mauvaise rencontre.

Un jour il vit passer M. de la Salle dans une chaise à porteurs. Cette vue réveilla sa haine un instant oubliée durant l'émoi causé par son appréhension d'être arrêté.

Dès lors, l'esprit de vengeance le tenailla incessamment et lui souffla les plus noirs projets.

Tant que celui qu'il redoutait habiterait Paris, ce serait comme l'épée de Damoclès suspendue sur sa tête. Si jamais son ancien maître le rencontrait, il n'avait pas de doute qu'il serait pris immédiatement. En se-

cond lieu, les limiers du vicomte d'Argenson lui donnaient le cauchemar ; il s'imaginait presque toujours voir l'un d'eux briser le fil qui retenait en l'air l'arme redoutable.

Et comme il maintenait son innocence du crime imputé, il en rageait ! S'il était coupable, comment expliquer son attitude ? Par l'irritation d'avoir été découvert et exposé ; par la jalousie que nourrit tout fourbe envers ce qui est droit et bon. Mais s'il était innocent ? Ah ! le lecteur s'expliquera bien toute la révolte animant le malheureux, déchu depuis ce jour fatal où il connut injustement l'opprobre publique, pauvre victime de circonstances impossibles à contrôler.

Parce que Joliceur continuait à se dire innocent sans que rien vint affirmer la véracité de sa parole, méritait-il d'être cru ? Il y a des êtres à la conscience maculée qui finissent par ajouter bonne foi entièrement à leur version, à force de se la répéter à eux et à ceux qui daignent les entendre.

Dans quelle catégorie classer cet homme ? Faute de preuves matérielles, laissons-lui le bénéfice du doute.

Joliceur machinait donc un projet qui devait satisfaire les sentiments de son cœur.

Seul, il ne pouvait rien, aussi dut-il s'associer un couple de spadassins de ses connaissances, jolis oiseaux dignes du gibet, et qui mirent leurs brettes à son service, moyennant une part dans le butin que Joliceur leur assura être riche.

Il n'y avait plus qu'à épier M. de la Salle et profitant d'un soir obscur, à son retour d'une soirée ou d'un dîner, de lui tomber dessus l'épée haute.

Trois contre un ! Il succomberait prestement ; le temps de le dire. On ne lui permettrait pas de se reconnaître tant l'attaque serait brusque !

A qui sait attendre tout vient à point ! Et comme celui qui est aiguillonné par la haine ne vit que pour assouvir ce sentiment, la patience lui est souvent nécessaire ; Joliceur sut épier, attendre et saisir le moment propice pour le guet apens médité.

Croyant n'avoir plus rien à redouter de son ancien valet, de la Salle était un peu moins sur ses gardes. Une rencontre intempestive d'un ou deux coupe-jarrets existait bien, mais ces gens là ne sont pas réellement braves, et il comptait pour s'en débarrasser sur sa bonne épée reposant toujours à l'aise dans le fourreau.

Le dîner avait été somptueux chez M. de Conty, et de la Salle en revenait avec cette impression de bien-être ressentie des gastronomes, après un repas succulent, arrosé de vins rares.

Une douce mollesse détendait ses nerfs, et le balancement de la chaise à porteur dans laquelle il était alourdissait ses paupières, quand soudain (il y avait vingt minutes environ qu'il avait quitté l'hôtel du prince), la chaise tomba lourdement sur le pavé, et les porteurs s'enfuirent.

En même temps, quelqu'un ouvrait violemment la porte, et de la Salle, maintenant alerte, vit briller une lame d'acier dans la nuit.

Il se jeta dehors en dégainant et s'adossa contre une maison pour éviter d'être cerné, sentant bien qu'il avait affaire à forte partie. Bientôt un cercle de fer s'abattit autour de sa tête. De la Salle n'était pas un ferrailleur, et il dut concentrer toute son énergie pour parer les bottes qu'on lui envoyait. On le tenait là comme cloué.

Il eut la vision de faiblir et de tomber percé, criblé comme une passoire, s'il ne recevait pas d'aide. Il le comprit bien.

Il appela au secours !

Les bandits le harcelèrent de plus près.

Il cria encore !

Les drôles se pressèrent en ricanant. L'endroit était désert, et rien n'indiquait que l'appel serait entendu.

Les baisers des fers se croisant paraissaient se multiplier et fatiguaient beaucoup le bras de de la Salle, qui lança un dernier cri désespéré.

Des bruits de pas se firent entendre. L'un des trois brigands se détacha du groupe pour se porter au-devant du nouveau personnage arrivant en scène.

— Tenez bon ! disait le nouveau venu. Je viens vous secourir !